



Lire

La ville, sensuelle

Paris

La ville est l'espace où se développent nos imaginaires contemporains. Mais qui fait la ville ? Les architectes, les puissances financières, les hommes ?

Jean-Guy Soumy

Dans un livre bref mais de grande profondeur, Jacques Ferrier se pose la question de "La Possibilité d'une ville" (*). Jacques Ferrier est architecte, auteur, enseignant. Parmi tous les projets qu'il a conçus et dirigés, le Pavillon France pour l'Exposition universelle de Shanghai, le Parc aquatique de Marne-la-Vallée, la rénovation du Collège de France, la Cité de la Voile Eric Tabarly à Lorient... Il est actuellement chargé de l'architecture et du design des futures gares du Grand Paris.

L'homme se situe dans une tradition qu'on pourrait qualifier, par économie de langage, d'humaniste. Ce n'est pas étonnant alors si, à la source de sa pensée, on trouve l'écrit. « Les mots comptent pour moi autant que le dessin. Il est rare que je dessine sans avoir auparavant formulé les premières idées, par un texte ou, le plus souvent, par une conversation. » Et de rapporter cette anecdote « d'un contrat passé au XVIII^e siècle entre un client qui vivait à Paris et un maître maçon afin de construire un château en province : le descriptif du projet



PARIS. Le Louvre. PHOTO BEP

avait été établi uniquement par lettres, sans aucun dessin. On dit que le propriétaire fut ravi de la réalisation, parfaitement conforme à ce qu'il avait en tête... »

Ferrier évoque « Simenon bâtissant ses romans policiers un peu à la manière de l'architecte déambulant dans le réel pour en extraire l'essence ». Il y a « de l'imperfection en toute chose ». Cela devrait nous alerter en des temps où nous sommes confrontés à des réalisations architecturales conçues dans la surpuissance d'architectes-star. « J'ai essayé de me rapprocher au plus près de la non-architecture tout en n'ayant pas la naïveté de croire que je pouvais faire abstraction de mon regard d'architecte. (...) j'ai toujours

aimé contempler les granges, les hangars, les raffineries, les ouvrages d'art. Il s'agit d'absorber la fraîcheur et la rude franchise de ces constructions (...). Malheureusement aujourd'hui ces édifices techniques et industriels disparaissent les uns après les autres, ou bien sont chassés loin des centres villes dont ils finissent pas constituer la part d'ombre. »

Ferrier nous indique une direction à l'opposé de la ville patrimoniale qui repousse la vie à l'extérieur de ses murs et que Paris semble incarner aujourd'hui. « Ce qui nous inspire est un paysage urbain complexe où la nature se mélange avec l'architecture, où tous les sens sont sollicités. » Une « ville sensuelle ». Quoi qu'en dise

l'auteur, l'architecte est bien un artiste.

"Le Peuple des berges". Parce qu'ils vivaient dans les interstices de Paris, les clochards des années cinquante disent infiniment sur la ville. C'est "Le Peuple des berges" (*) qu'avec attention, sans illusion mais sans mépris, Robert Giraud nous fait découvrir à travers une série d'articles écrits pour Qui ? Détective. Né à Limoges en 1921, Robert Giraud fut résistant, journaliste à Franc-Tireur, France-Soir, Détective. Il devint le chroniqueur attitré de L'Auvergnat de Paris. Toute sa vie, il resta fasciné par la cloche qui est le nom du ciel en argot.

Parmi toutes les anecdotes contenues dans "Le Peuple des berges", on est surpris de découvrir, dans la continuité de l'intuition de Jacques Ferrier d'une ville où nature et constructions s'entremêleraient, la présence de braconniers à Paris. Passons sur ceux qui pêchent à l'ombre des tours de Notre-Dame et approvisionnent en friture les restaurants des deux rives. Pour découvrir les voleurs de chiens, comme Pépé, sorte de trappeur de ville, qui sévit dans les beaux quartiers. Son métier : escamoter les bêtes pendant que papotent les bonnes qui les font sortir ; lire les annonces dans les journaux promettant une récompense à qui ramènera le chien perdu. Et présenter le fugitif à ses propriétaires. Plus insolite : les spécialistes de la chasse au chevreau. « Le chevreau est un zonier, comme son propriétaire. C'est sur les terrains vagues de la toujours future ceinture verte de Paris et au flanc des buttes où s'accrochent

les forts désaffectés de la banlieue que les monsieur Seguin de la capitale mettent biquette à l'enclos ».

Au-delà de l'insolite, "Le Peuple des Berges" est un hommage rendu aux humbles parmi les humbles. Ceux pour qui la cloche ne fut pas un choix mais une longue dérive de la pauvreté vers la marge. Hors de la société. Hors du champ visible de la ville.

"Paris à vue d'œil". Autre manière d'aborder la ville, celle d'Henri Cartier-Bresson, apparentée encore aux curiosités de Jacques Ferrier dans son art de « la flânerie requérant une totale disponibilité du regard ». Ce livre de format poche (*) reprend le catalogue du musée Carnavalet publié en novembre 1984 à l'occasion de l'exposition "Paris à vue d'œil", ainsi que des inédits des archives de Cartier-Bresson. Deux textes de Vera Feyder et d'André Pieyre de Mandiargues complètent l'enchaînement des images.

Grâce au photographe, Paris est magnifiée dans une dimension tout à la fois poétique et réelle. Des amoureux s'embrasent aux terrasses des cafés. Des bouchers, aux grands tabliers ensanglantés, montent à l'épaule de lourds quartiers de viande. Rue Mouffetard, un gamin de Paris porte fièrement deux bouteilles de vin. Des bidonvilles de la Porte d'Aubervilliers à l'Île de la Cité, les berges du fleuve sont un théâtre. ■

(*) Jacques Ferrier, "La Possibilité d'une ville", [arlea](#) 128 pages, 16 euros.
Robert Giraud, "Le Peuple des berges", préface d'Olivier Bailly, Le dilettante, 125 pages, 12 euros.
Henri Cartier-Bresson, "Paris à vue d'œil", Points, 250 pages, 9,90 euros.